

Une femme survit à un arrêt du coeur de quatre heures

La Presse canadienne rapporte qu'une jeune femme de Winnipeg (Man.), âgée de 20 ans, dont le coeur avait cessé de battre durant près de quatre heures a survécu à ce que l'on croit être le cas d'arrêt du coeur le plus prolongé jamais enregistré.

Trouvée inconsciente dans la rue, sans manteau, à 36°C sous zéro, Jean Jawbone avait une température de 26,3°C, soit environ 11 degrés au-dessous de la normale. On l'a transportée au *Winnipeg Health Science Center*, où un médecin résidant, le Dr Brian Pickering a déclaré que les symptômes – absence de battement du coeur, pouls et respiration faibles, pupilles dilatées – ne laissaient “aucun espoir de survie”.

Sept médecins, 19 infirmières et plusieurs infirmiers lui ont administré sans succès la respiration artificielle et des massages cardiaques externes. Finalement on a utilisé une technique rare appelée dialyse péritonéale, qui consiste à injecter une solution chaude dans la cavité abdominale. Lorsque la température du corps a commencé à s'élever, un choc électrique administré avec un défibrillateur a permis au coeur de reprendre un rythme régulier.

Le docteur Gerald Bristow, directeur du service des urgences du Centre, a déclaré que le cas de cette jeune femme dépasse de loin en prodige celui d'Edward Milligan, âgé de 16 ans, qui avait été réanimé à ce même centre après avoir été cliniquement mort durant deux heures. Le jeune garçon s'était évanoui et avait souffert d'hypothermie – abaissement de la température du corps – au cours d'une randonnée en raquettes.

Le docteur Bristow, qui avait soigné le jeune Milligan, a précisé que la technique de réanimation utilisée dans le cas de Mlle Kawbone s'inspirait des études médicales qu'il avait faites dans le cas de Milligan.

Le docteur a déclaré, au cours d'une entrevue, que ces deux cas devraient encourager les médecins à poursuivre leurs efforts de réanimation en dépit des signes de mort clinique.

Au cours d'une entrevue accordée à la presse, Mlle Jawbone a déclaré qu'elle n'avait aucun souvenir de l'incident, sinon qu'elle était allée boire dans un bar la veille au soir.

Il est absolument essentiel, avant que le coeur puisse se remettre à battre, de faire monter la température du corps. L'équipe médicale s'y était cependant attachée sans succès pendant près de deux heures, en couvrant la patiente de couvertures chauffantes et de serviettes chaudes, et en lui injectant des solutions salines chaudes dans l'estomac au moyen d'un tube.

Le docteur Bristow a alors suggéré la dialyse péritonéale, qui avait été utilisée avec succès au Kentucky (É.-U.), en 1968, pour réanimer une jeune fille qui avait perdu conscience et se trouvait en état d'hypothermie à la suite d'une dose excessive de barbituriques.

Le docteur Bristow a ajouté qu'on avait utilisé, pour faire un lavage d'estomac, un cathéter qui, “par le plus grand des hasards” avait également contribué à élever la température du corps de la jeune fille. “On n'a enregistré aucun autre cas semblable depuis”, affirme le docteur Bristow, “mais il m'a semblé que ce pouvait être une bonne façon de la réchauffer.” La plupart des hôpitaux disposent du matériel nécessaire ou sont en mesure de le réunir.

Un cathéter inséré dans la cavité abdominale a permis d'y injecter la solution chaude. Entre la deuxième et la troisième heure du processus de réanimation, la température de la patiente est montée de cinq degrés et, après trois heures et demie, elle était assez élevée pour que l'on puisse utiliser le défibrillateur. Le docteur Bristow affirme que si toutes les techniques utilisées ont concouru à réchauffer le corps de Mlle Jawbone, c'est sans doute à la dialyse péritonéale que l'on doit le succès de l'ensemble du traitement. On croit que Mlle Jawbone a été privée d'oxygène durant une période de 15 à 30 minutes, mais son cerveau ne semble nullement en avoir souffert, l'abaissement de la température de son corps ayant ralenti son métabolisme et réduit ses besoins en oxygène.

■ Le cinquième volume publié par le Dictionnaire biographique du Canada vient de paraître. Ce volume porte le numéro IX et il couvre les années 1861 à 1870. Quelque 311 personnes y ont collaboré et on y retrouve 524 biographies de personnages reliés à l'histoire du Canada.

Une collection de précieux souvenirs

Cherchez-vous la liste des immigrants que tel paquebot italien a amenés au Canada? Une bible de famille ukrainienne? Un numéro du *Canadian Hungarian News* datant les années 30? Adressez-vous alors aux Archives ethniques nationales; elles constituent une mine de renseignements et de souvenirs sur les groupes ethnoculturels du Canada. D'année en année, des centaines d'historiens, de généalogistes et de chercheurs passent au crible les millions de pages que conservent les Archives; ils peuvent ainsi consulter des documents qui vont de 1500 à 1977.

Rien à voir avec l'image traditionnelle des vieux registres poussiéreux et moisis – paradis des toiles d'araignées – que seuls consultent parfois quelques dévots historiens. Au contraire, ce sont des témoignages de la vie quotidienne: correspondance familiale, journaux intimes, bibles de famille, albums de croquis, tableaux, photos, films et enregistrements sonores.

Découverte intéressante

Encore tout récemment, les Archives ethniques nationales se sont révélées d'un grand secours pour le cinéaste canadien Brian Nolan. En faisant des recherches pour un documentaire sur les camps d'internement des Japonais au Canada, M. Nolan a découvert près de 5 000 pi de pellicule d'un film passionnant et unique sur la vie des Japonais dans l'ouest du Canada, entre 1932 et 1950.

“C'est pratiquement le seul qui existe sur la vie des Japonais pendant cette période, explique M. Nolan, et bien qu'il s'agisse d'un film d'amateur, il est d'une telle qualité qu'il défie toute critique. Il s'agit là d'un trésor.”

Ce film, quoique assez vieux, est parvenu aux Archives en excellente condition; toutefois, ce n'est pas toujours le cas. C'est pourquoi il existe aux Archives une section spéciale de conservation et de restauration; elle s'efforce d'assurer la préservation des documents pour les générations futures.

L'équipe du service de référence répond aux lettres qui lui sont adressées. De plus, une partie de la collection, microfilmée, peut être empruntée par les chercheurs, par l'entremise des bibliothèques de tout le Canada.